Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 237

Artikel: Aux champs
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251720

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

jamais un ennemi désarmé. Maintenant, faites de moi ce que vous voudrez ; mais si vous tuez le chef du commando, un autre lui succèdera et sous ses ordres les hommes restants sauront encore faire leur devoir.

Le président du conseil de guerre, impassible et restant incrédule devant une si visible sincérité, lui dit en peu de mots, l'impossibilité de le croire. Le vote des autres membres établissant la culpabilité, décida de la mise à mort.

Le condamné, sans émotion apparente, se déclare prêt à mourir, mais demande en grâce que quelqu'un se charge du suprême message des adieux à sa femme et à son enfant. Personne ne semble l'entendre. Seul, le président d'un mot dit :

« Impossible ».

Devant cette demande si mal accueillie, le reporter français indigné s'avance :

— Mon général — dit-il — je suis le Français dont il vous est parlé dans la lettre qui vient de vous être remise. Si vous accueillez favorablement les recommandations qu'elle contient, je vous demande la faveur d'être le porteur du message de cet homme. Vous ne pouvez me le refuser. N'accorde-t-on pas toujours satisfaction aux dernières volontés d'un condamné ?

A quoi attribuer la détermination du général anglais ? Est-ce l'enthousiasme communicatif du jeune Français ? est-ce l'influence des protections ? Peut-être est-ce surtout la crainte du reportage des journaux, déjà si vindicatifs contre l'Angleterre. Toujours est-il que, dédaigneusement, avec un air de pitié railleuse, la demande fut accordée, ainsi que l'autorisation d'un instant d'entretien avec le condamné.

Ce dernier ne put alors être maître de son émotion.

— Merci à vous — dit-il — qui m'étiez inconnu tout à l'heure et qui avez pitié du soldat qui va mourir. Vous êtes Français, avez-vous dit. Cela ne m'étonne pas. On trouve beaucoup de grands cœurs comme le vôtre, chez les Français. Je me nomme Karcher. Ma femme et mon enfant, un petit brave déjà, s'ils n'ont pas été faits prisonniers, habitent encore Machoud. La maison, connue de tous, est la première en entrant au village. Dites leur bien que ma dernière pensée a été pour eux. Conseillez-leur de partir dans le territoire de Rhodesia, actuellement encore en neutralité. Si vous me croyez innocent, dites-leur que je n'ai rien à me reprocher, dites-leur d'être vaillants, d'accepter cette nouvelle douleur avec résignation ; dites-leur encore combien je les aime et combien je souffre du chagrin que ma mort va causer. A vous — ajouta-t-il simplement — merci !

L'entretien était terminé. Quelques minutes après, le peloton d'exécution avait fait son œuvre.

Le général accepta de recevoir le jeune homme. Il plaisanta sur sa compassion et fit un éloge railleur des Français qui perdent leur temps en attendrissements inutiles.

Ah ! ce n'était pas comme eux !

Il lui délivra un sauf-conduit, lui souhaita bonne chance d'un ton persifleur et le congédia.

Courageusement, le jeune homme se mit en route. Il ne se dissimulait pas toutes les difficultés qu'il allait avoir à supporter, la fatigue de la marche, une vingtaine de kilomètres à parcourir, des troupes anglaises qu'il faudrait doubler, le risque de tomber dans un engagement, d'être pris pour un espion, et enfin la mission à remplir avec l'émotion du chagrin apporté.

La portion de territoire à traverser avait été reprise par les Anglais, et pour rendre le pays inhabitable, un parti avait reçu la consigne de piller et de brûler toutes les fermes se trouvant sur le passage ; quant aux habitants, s'il en restait, les chasser ou les faire prisonniers. Partout où la vie pouvait s'étendre, on ne voyait que mort, ruines, décombres et désolation.

Ecœuré par ce spectacle indigne de notre siècle de progrès, Ducoste marchait toujours. Il évitait les camps anglais, s'efforçant de dépasser la bande chargée de jeter la dévastation et la ruine, dans le but de « civiliser ce peuple ignorant, qui refuse « d'abdiquer sa liberté ».

Une ferme pourtant est encore debout, à l'entrée du village de Machoud. On croirait que les pillards ont hésité à brûler cette coquette maison où tout respire l'aisance et la beauté fermière. Par sa position Charles comprend qu'il est arrivé à la demeure que Karcher lui a décrite. Un instant il reste indécis.

D'un geste et en quelques mots, en effet, il va apporter les larmes au sein de cette malheureuse famille, et il ne saura pas, lui, un étranger, prodiguer les phrases qui consolent ou tempèrent la douleur. Il le faut cependant ; il a un devoir à remplir ; si dur soit-il, il faut aller jusqu'au bout.

Comme pour le forcer à agir, la porte s'ouvrit, et parut un enfant le regardant avec de grands yeux étonnés.

C'était un garçon de quatorze à quinze ans, robuste, plein de santé, et dont le mâle visage respirait le courage et l'énergie, un Boër, en somme, un descendant de cette race forte et valeureuse.

Et Ducoste, la gorge serrée, incapable de prononcer un mot, restait là, en avant du seuil, sans une parole, en admiration devant ce robuste petit gars.

Et tout à coup, comme désireux d'en finir ses lèvres crispées laissèrent échapper une phrase brutale dans laquelle l'enfant sut tout de suite démêler la vérité.

— « Je vous apporte de mauvaises nouvelles de votre père. »

— Il est mort, n'est-ce pas — dit l'enfant très pâle, sans laisser échapper une larme. — — Pauvre mère, que va-t-elle devenir ? Elle est si malade. Et petit frère qui n'a que huit jours. — Puis tout à coup, avec un cri de rage sanglotante. — Mais ils veulent donc tous me les tuer !

Son exclamation fut entendue de l'intérieur, et une voix inquiète demanda :

— Qu'y a-t-il ? Georges... Mais qu'arrive-t-il donc ?

— Par grâce, Monsieur, fit vivement l'enfant, ne faites pas comprendre à ma mère le malheur qui nous frappe. Entrez, vous lui direz que vous l'avez vu et que passant dans notre village, vous venez nous dire bonjour de sa part. Ne vous trahissez pas. Pauvre mère, elle en mourrait.

Et en petit homme énergique, se sentant capable de supporter la douleur en l'évitant aux autres, l'enfant, presque le sourire aux lèvres, fit pénétrer Charles Ducoste dans leur confortable intérieur, où la malade, étendue sur un fauteuil, le regardait entrer, vaguement inquiète.

— Mère, c'est un Monsieur qui a vu papa. Son commando a été victorieux. Il voulait venir voir le petit frère, mais il a été retenu très loin d'ici — ajouta-t-il avec un sourire crispé. — Alors, Monsieur en passant, nous fait la commission. Père nous souhaite bonne santé.

— Merci, Monsieur — fit la femme. — Je comprends que le père n'est pas libre de venir quand il le voudrait. Enfin s'il n'est pas blessé, c'est le principal. Est-ce que vous allez le revoir ? — Et sur un signe de tête que la jeune femme prit pour une affirmation — Dites-lui combien son absence nous inquiète, combien nous souffrons de cette guerre cruelle, sans cesse espionnés par les troupes qui passent. Jusqu'à présent, nous avons été épargnés parce que j'étais vraiment trop malade pour être chassée de ma maison. Mais Dieu sait ce que les événements nous préparent.

Comme pour répondre à ces tristes pressentiments, la porte fut brutalement ébranlée, et des éclats de voix firent assez comprendre à qui on avait affaire.

L'enfant ayant ouvert, un sous-officier anglais s'avança au milieu de la pièce et déclara dans sa langue que la ferme leur plaisait, et que lui et sa troupe allaient l'occuper. Quant aux habitants, ils devaient déguerpir rapidement.

(A suivre.)

Aux champs

L'avoine. — Les scories et les pommes de terre. — Le pigeonnier. — Avis utile.

L'avoine demande des soins d'entretien. Quand elle a trois ou quatre feuilles, un hersage ou un regrattage avec des herses légères à dents courtes et droites, pratiqué par une belle journée et alors que la surface du sol est sèche, favorise le départ de la plante et son tallage, la rechausse et l'aide à mieux résister aux vents de bise et aux gelées printanières, tout en contrariant le développement des mauvaises herbes. Quelquefois on répète ce hersage quand la plante a de 8 à 10 centimètres.

Le roulage est aussi important que le hersage surtout dans les terres légères exposées à se dessécher : il conserva l'humidité. On le donne peu de temps après la levée par une belle journée. Pratiqué même quand l'avoine a $0^m,10$ ou $0^m,20$ il favorise beaucoup le tallage.

Le binage à la main ou à la houe à cheval, suivant le mode de semis, donne de bons résultats. Cependant, dans quelques terres, surtout dans les calcaires légères, il ne détruit pas la moutarde sauvage, le ravenelle, le coquelicot, etc. ; le sarclage alors s'impose avant que les tiges ne s'élèvent. Au besoin, il faut faire des arrosages avec des solutions cupriques ou ferriques, ne très bonne heure, quand les plantes adventives sont encore tendres. On doit extirper les chardons avec le sarcloir avant la montée des tiges.

Quant aux accidents et aux maladies qui peuvent contrarier la croissance ou la maturation de cette plante, ils ont dû être prévus. L'avoine est encore plus sujette que le blé à la verse et à l'échaudage. Dans les années humides et les sols riches en humus, mais pauvres en acide phosphorique et mal assainis, les vents ou la pluie couchent facilement les tiges ; il faut prévenir cet accident par des fumures convenables et de choix de variétés à grappes plus résistantes, d'autant plus que la paille d'avoine, toujours molle, une fois courbée ne se relève plus. L'échaudage dessèche au commencement de l'été les variétés tardives semées tardivement dans les sols perméables, surtout dans les pays secs et chauds.

L'avoine est exposée à diverses maladies d'origine cryptogamiques sur lesquelles, en réalité on est encore peu fixé.

L'époque de la moisson est encore une affaire importante pour cette culture. Si on fauche trop tôt, les meilleurs grains qui sont au sommet du panicule et qui mûrissent en dernier lieu n'ont pas eu le temps de gagner leur valeur, car c'est au dernier moment qu'ils fixent beaucoup de matières protéiques et amylacées.

D'autre part, si on fauche trop tard, on est exposé, surtout pour certaines variétés, à perdre beaucoup de grains par l'égrenage spontané.

On la laisse javeler pendant quelques jours à la rosée, mais, on ne doit la rentrer que parfaitement sèche.

* * *

Un lecteur du *Journal d'agriculture français* attire l'attention de ceux qui cultivent les pommes de terre, sur le point suivant :

J'ai dit-il, planté ce printemps environ 3 hectares de pommes de terre avec les variétés suivantes : Quarantaine de la halle, Joseph Rigault, Richter-Imperator. Le terrain fumé abondamment avait reçu en outre, 1000 kilog. de scories de déphosphoration à l'hectare, mes terres étant très pauvres en calcaire et acide phosphorique. Je ne me suis servi ni de bouillie bordelaise ni d'aucun autre préservatif. *Or il n'y a pas un pied atteint* de la maladie. alors que les pommes de terre plantées dans mon potager, à peu de distance, ont été presque totalement détruites par le péronospora ; il est vrai que je n'y avais pas mis de scories.

Il y a là, ce me semble, un fait digne d'attirer l'attention, et je le porte à votre connaissance, afin que les personnes qui ont pu déjà employer les scories, examinent si pareil effet s'est produit chez elles. Si les scories empêchaient la terrible maladie de se produire ou de se propager, nous aurions à notre disposition un moyen des plus économiques pour la combattre puisque le remède est en même temps un engrais puissant pour la plupart des terres.

* * *

Il ne suffit pas pour la bonne réussite d'un pigeonnier de le tenir propre et de fournir à ses habitants une nourriture abondante. Il arrive parfois que, malgré ces soins les pigeons désertent leur habitation. Il faut aux pigeons des lieux paisibles, le plus éloignés possible des habitations et à l'abri du vent ; sans ces conditions le peuplement est difficile. L'exposition au levant ou au midi est la meilleure. Les conditions de bon établissement ne suffisent pourtant pas pour assurer une bonne production. Il faut avoir soin de se défaire des vieux pigeons, mangeurs inutiles, et de les remplacer par des jeunes. Il conviendrait aussi de ne pas toucher à la première volée de chaque année. Pour facilement reconnaître les vieux, on leur coupe un bout d'ongle tous les ans ; cela se fait la nuit, à la lanterne, en prenant doucement chacun d'eux dans sa niche ; ceux qui ont leurs quatre marques ou quatre bouts d'ongles coupés sont mis en cage et l'on s'en défait. En dehors de cela, il faut éviter les visites fréquentes dans le colombier. Quatre nettoyages par an sont suffisants, à l'automne, au printemps et après la première et la seconde couvaison.

* * *

Précaution contre les insectes. — Pour vous débarrasser des moustiques, des cousins, des mouches, des teignes, placez une branche de sureau sur votre fenêtre.

Le sureau est aussi un correctif des mauvaises odeurs. Il sera donc doublement utile sur les étalages de viande ou de poisson pendant les grandes chaleurs. Pour les mêmes raisons, quelques feuilles de sureau devraient être mises en permanence près des garde-manger.

Récréations du dimanche

Solutions aux questions posées dans le N 235 *du Pays du Dimanche :*

896. ANAGRAMME.

Ancre. Nacre. Rance.

897. MOTS HISTORIQUES

Hyacinthe Rigaud, surnommé le *Van Dyck français*, à une dame dont il faisait le portrait.

898. MOTS EN CROIX.

B
E
E
T
S Y M P H O N I E
O
V
E
N

899. COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Sort. Pile. Face.
N° 2. — Sage. Vie. Cachée. Vie. Agitée.
N° 3. — Agneau. Sa. Laine.
N° 4. — La. Valeur.
N° 5. — Longue. Sait.

Ont envoyé des *solutions patielles* : MM. Le Pilier du Cercle Industriel à Neuveville ; La Lorgnon à Damphreux ; Un Jurassien à Berne ; Les plénipotenciaires de la *Perrotte* à St-Imier ; Abderam à Chaux-de-Fonds ; Les convives du festin des noces à St-Imier.

904. ANAGRAMME

Un quadrupède. — Sa maison.
— Grand pays voisin du Japon.

905. MOT CARRÉ SYLLABIQUE.

XX	XXX	XXX	1.	Attila l'était.
XXX	XX	XX	2.	Usage consacré.
XXX	XX	XXX	3.	Graine potagère.

906. USAGES ET COUTUMES.

LE MARIAGE

Sous quel roi de France les jeunes filles se marièrent-elles en robe rouge, écarlate ou vermeille ?

907. DOUBLE ACROSTICHE.

Remplacer les X ci-après par des lettres de manière à former les mots dont les définitions suivent et dont les Initiales et les Finales forment les noms de deux qualificatifs de parenté :

X X X	1.	Adjectif.
X X X	2.	Synonyme de propice.
X X X	3.	Patriarche célèbre.
X X X	4.	Interjection.
X X X	5.	Saison.

Envoyer les solutions jusqu'au mardi soir, *29 courant.*

Publications officielles

Convocations d'assemblées.

Courtedoux. — Le 27 à 2 1/2 h. pour passer les comptes.

Grandfontaine. — Le 27 à 2 h. pour passer les comptes de 1901 et voter le budget.

Moutier. — Le vendredi 25 à 8 h. du soir pour décider si les places des instituteurs des classes 1, 3 et 4 seront mises au concours ; — adopter le règlement sur la circulation des vélocipèdes — statuer sur l'augmentation du nombre des foires.

Bons mots

Un libre penseur se trouvant en wagon avec une bonne femme qui revenait de Lourdes, lui dit :

— Eh bien ! vous avez vu la Sainte-Vierge n'est-ce pas ?

— Certainement, j'ai même vu saint Joseph et l'enfant Jésus. Il n'y avait que l'âne que je n'avais pas vu ; maintenant je le vois.

J. Grange.

* * *

Un fonctionnaire sollicite à la préfecture pour avoir de l'avancement.

Le préfet. — Je ne puis recommander que de bons et solides radicaux. Voyons, depuis quand êtes-vous radical ?

— Je suis de votre promotion, monsieur le préfet.

* * *

Entendu à la porte d'une église.

Deux mendiants aveugles se séparent la journée finie :

— Au « revoir », se disent-ils, en partant !

* * *

Un bon calculateur. — M. Môme pleure à chaudes larmes.

— Pourquoi pleures-tu ?

— J'ai perdu deux sous.

— Tiens, console-toi, voilà une pièce de deux sous toute neuve.

Môme continue à pleurer.

— Tu es donc inconsolable ?

— Si je n'avais pas perdu mes deux sous, j'en aurais quatre.

* * *

Guibollard parle devant Calino de l'imperfection de la nature humaine.

— Il est certain, dit sentencieusement Calino, que le genre humain serait parfait s'il n'y avait ni hommes, ni femmes.

Cote de l'argent

du 16 Juillet 1902.

Argent fin en grenailles. fr. 94. — le kilo.

Argent fin laminé, devant servir de base pour le calcul des titres de l'argent de boites de montres . . . fr. 96. — le kilo.

G. Moritz, gérant. Editeur-Imprimeur :